Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

15 | 2013

La science pense en plusieurs langues

Langues naturelles et langues savantes : les sciences humaines et sociales face à elles-mêmes, à leurs ambitions, à leurs exigences, à leurs pratiques

Maurice Aymard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4534>

DOI : 10.4000/trivium.4534

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Maurice Aymard, « Langues naturelles et langues savantes : les sciences humaines et sociales face à elles-mêmes, à leurs ambitions, à leurs exigences, à leurs pratiques », *Trivium* [En ligne], 15 | 2013, mis en ligne le 09 décembre 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4534> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trivium.4534>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Langues naturelles et langues savantes : les sciences humaines et sociales face à elles-mêmes, à leurs ambitions, à leurs exigences, à leurs pratiques

Maurice Aymard

- 1 Comme toutes les disciplines scientifiques, les sciences sociales et humaines prétendent à l'universel, et l'universel passe aux yeux de ceux qui consacrent par l'usage de définitions et de conceptualisations, par la définition de régularités, de règles ou de lois, par l'élaboration de théories et de méthodes auxquelles elles puissent attribuer, au moins dans certaines limites, dûment précisées (*ceteris paribus*), une valeur générale. Mais la pratique des chercheurs semble, dans la majorité des cas, tourner dos à cette ambition. Ils travaillent et publient en effet le plus souvent dans la langue de la communauté scientifique particulière dans laquelle ils vivent et font carrière (ce qui ne veut pas dire dans tous les cas dans la langue de la culture ou de la société qu'ils étudient, et pas davantage dans celle de la culture et de la société dont ils sont issus). Et, pour échapper aux limites de leur langue et de leur communauté scientifique, ils jouent en parallèle, sur deux terrains. Le premier est celui de la traduction : le succès d'un ouvrage se définit alors par le nombre de langues dans lequel il aura été publié autant et plus que par le nombre de ses éditions dans sa langue originale. Le second, qui concerne les revues plus que les ouvrages (car peu nombreux sont ceux qui sont capables de rédiger eux-mêmes un livre dans une autre langue), est celui de la publication dans des revues étrangères – la préférence allant dans ce cas aux grandes revues internationales de la discipline, aujourd'hui majoritairement mais non exclusivement de langue anglaise, légitimées par les exigences de leurs comités de lecture ou de rédaction – d'articles soit traduits, soit rédigés directement par l'auteur dans la langue de la revue (mais dans ce cas le plus souvent relus et corrigés auparavant par un tiers). Les colloques scientifiques reproduisent la même pratique : nationaux, ils

se tiendront dans la langue scientifique du pays ; internationaux, ils laisseront ou non le choix aux participants d'utiliser leur langue habituelle, ou une au choix de langues retenues par les organisateurs, ou leur feront au contraire obligation d'utiliser une seule langue, choisie par les mêmes comme langue de la rencontre.

- 2 Que cette langue soit, comme pour les revues, et pour les premières traductions d'ouvrages initialement publiés dans une autre langue, devenue l'anglais est un fait aujourd'hui acquis, et sans doute irréversible, sinon à long terme, du moins dans un avenir prévisible : l'usage d'une langue commune, comprise, lue et parlée (plus ou moins bien, on le sait) par des chercheurs originaires de pays de plus en plus nombreux, et qui ne pourraient autrement communiquer entre eux que par le truchement d'un interprète, correspond, dans le contexte de l'internationalisation croissante de la vie scientifique à laquelle nous avons assisté depuis les années 1970, à une nécessité de la communication. Il s'impose en premier lieu à l'oral, ou dans ces échanges d'idées et d'informations stimulés depuis un peu plus d'une décennie par le développement d'internet, puis, presque naturellement, dans les rencontres, workshops, tables rondes, séminaires et autres réunions de travail qui n'ont cessé de se multiplier. Nul doute dans ces conditions que la connaissance courante de l'anglais parlé et, dans une certaine mesure au moins écrit, ne soit aujourd'hui indispensable pour un chercheur en sciences sociales et humaines : sauf à penser qu'il puisse sans danger se couper de la bibliographie publiée en langue anglaise, des échanges avec des collègues du monde entier dont l'anglais est souvent la seule langue étrangère dans laquelle ils puissent s'exprimer, et des débats de méthode, d'interprétation, de présentation et de discussion des informations scientifiques qui s'organisent à l'échelle internationale autour d'un ouvrage ou d'un article novateur ou d'une découverte fondamentale.
- 3 Il existe, bien entendu, des formes d'organisation de la vie scientifique qui privilégient l'usage d'une autre langue, ou lui fassent au moins une certaine place : certaines ont une dimension institutionnelle, comme les sociétés des sociologues ou des psychologues de langue française, d'autres correspondent à des situations de fait, comme la maîtrise de l'italien par les historiens de l'art et de la culture de la Renaissance, ou par les spécialistes de l'Antiquité romaine, ou celle de l'espagnol par les „américanistes". Mais ces positions sont aujourd'hui fragiles et menacées à terme de marginalisation : on peut le regretter, s'en scandaliser, et tenter de réagir et de renverser la tendance. Mais les faits sont là, et il n'est pas sûr que tous les efforts que l'on pourra faire pour s'y opposer aient la moindre chance de succès. D'autant que, même dans les cas où c'est autour d'une culture et d'une littérature particulière que la discussion se développe, lors des rencontres internationales, dans la langue concernée, on s'en tient alors au niveau de la communication et de l'échange, non de la production scientifique proprement dite : même s'ils sont parfaitement bilingues, et s'ils ont à leur actif des publications plus ou moins nombreuses dans la langue dont ils sont « spécialistes », les sinologues, les arabisants, les américanistes, les japonologues ou les russisants des pays occidentaux écrivent et publient la majorité de leurs travaux originaux de recherche dans leur langue de culture, ne serait-ce que pour des raisons de carrière, et enseignent pour l'essentiel dans la langue de leur université.
- 4 Il ne fait aucun doute que cette situation génère de nombreux et regrettables déséquilibres, qui ne cessent de s'accroître sous nos yeux. Tout particulièrement aux Etats-Unis, la pratique tend aujourd'hui à se généraliser dans de nombreuses

disciplines, dès les premiers travaux rédigés par les étudiants, de ne citer que les ouvrages et articles parus en anglais, sans même indiquer, pour ceux qui ont été traduits, le titre original et la date initiale de publication. Tous les indices calculés d'après le nombre des citations des travaux d'un chercheur dans la littérature secondaire ou primaire se trouvent ainsi biaisés à la source par le poids numérique de communautés scientifiques qui s'estiment autorisées à passer sous silence la majorité ou la totalité de la recherche publiée dans d'autres langues, et qui orchestrent ainsi, de façon active ou passive, une circulation et une valorisation inégales de l'information scientifique, et une réputation elle aussi inégale des auteurs. Pour y remédier, les pays non-anglophones ont pris peu à peu l'habitude de financer eux-mêmes, sur crédits souvent publics la traduction en anglais des ouvrages et des articles de leurs chercheurs – une pratique qu'ils appliquent aussi aux traductions vers d'autres langues –, ce qui ne les dispense pas pour autant de financer intégralement, sur crédits publics et privés, les traductions de l'anglais vers leurs langues nationales.

- 5 Mais là n'est pas pourtant l'essentiel, qui doit nous occuper aujourd'hui. La question est d'identifier dans quelle mesure ces inégalités croissantes enregistrées au niveau des publications, de la circulation de l'information scientifique et de la communication entre les chercheurs sont susceptibles ou non d'avoir, en contrepartie des avantages que l'on peut en retirer, des effets négatifs sur le développement de la recherche en sciences humaines et sociales. Ce qui conduit à s'interroger sur les rapports que celles-ci entretiennent avec la langue, ou plutôt les langues : langues savantes d'un côté, langues naturelles de l'autre. Et, bien entendu, à établir entre ces disciplines les différences qui s'imposent : toutes ne sont pas justiciables de la même analyse et n'en sont pas au même point.
- 6 Deux distinctions s'imposent à ce stade. La première, classique mais modifiée dans ses contenus et sa pertinence par les évolutions des principales disciplines au cours des dernières décennies, est celle qui sépare ou est censée séparer les sciences humaines des sciences sociales. La seconde est celle qui classerait l'ensemble des sciences humaines et sociales en fonction du degré dans lequel leur ambition nomothétique les a conduits à se transformer elles-mêmes et à s'engager sur la voie d'une formalisation qui les rapprocherait des mathématiques plus encore que des sciences de la nature. En partie artificielle, en partie fondée, la distinction qui s'est imposée, lors de la définition des disciplines et de la codification des savoirs sur l'homme et sur la société, entre sciences humaines et sciences sociales, a réservé aux premières l'étude des productions et des constructions culturelles de l'homme : ses langues, ses littératures, son histoire, son droit, sa philosophie, ses religions, ses représentations du monde, autour desquelles les sciences humaines ont pu capitaliser nombre d'acquis des siècles précédents. Les sciences sociales, ou sciences du social, s'en sont peu à peu distinguées pour définir, entre l'humanité et l'individu, un champ intermédiaire et autonome d'études : le fonctionnement des différentes sociétés humaines, et la vie de l'homme en société. Sont nées ainsi, sans plan préétabli, un ensemble de disciplines nouvelles : économie, sciences politiques, sociologie, ethnologie et anthropologie, psychologie et psychologie sociale, sémiologie, d'autres encore... Elles ont donc été, longtemps, plus sensibles que les premières aux exigences de l'observation concrète, sur le terrain, utilisée comme substitut de l'expérimentation, de la mesure et de la quantification, de la comparaison dans le temps et dans l'espace, de l'élaboration de modèles fondés sur les interrelations entre un nombre limité, mais toujours défini, de facteurs ou de variables. Et l'influence de leurs méthodes a rejailli sur les sciences humaines,

contribuant ainsi à abolir l'idée même d'une frontière rigide entre les deux groupes de disciplines, à définir entre elles des terrains de rencontre et de dialogue, et à favoriser les convergences. Mais seule une poignée d'entre ces disciplines a franchi le pas pour tenter de se donner un statut scientifique différent, en suivant deux pistes principales : celle de la formalisation mathématique, comme dans le cas de l'économie, la démarche structurale inaugurée par la linguistique et reprise à son compte par l'anthropologie, et notamment par l'anthropologie de la parenté. Une telle mutation a permis à ce petit groupe de disciplines de se doter d'un système qu'elles ont voulu rigoureux de concepts et de définitions a priori qui a facilité l'adoption d'une langue savante commune susceptible d'être utilisée par tous les spécialistes de la discipline, et dont le trait fondamental est que les termes y ont à la limite un sens et un seul, accepté et compris par tous à la différence de ce qui se passe dans les langues naturelles, où la polysémie est de règle, ce qui les rend si difficiles à traduire. Que cette langue savante commune, devenue aujourd'hui internationale, soit l'anglais ne doit pas faire oublier qu'elle s'est clairement détachée de la langue naturelle qui porte ce nom, et à laquelle elle se contente d'emprunter de temps à autre des images, des raccourcis linguistiques, des métaphores : elle est avant tout la langue dans laquelle les chercheurs pensent leur discipline et les problèmes qu'ils se posent, ce qui les conduit à inventer, lorsqu'ils publient ou interviennent dans leur langue à proposer des équivalents dans celle-ci qui ne sont souvent que des anglicismes ou des américanismes.

- 7 La très grande majorité des autres disciplines, sciences sociales et sciences humaines confondues, a maintenu avec les langues naturelles un rapport radicalement différent. Elles ont cherché, bien sûr, à se doter d'un vocabulaire scientifique qui leur soit propre, mais ce vocabulaire, restreint à un nombre limité de termes, et ne couvrant jamais l'ensemble des articulations du discours scientifique, ne suffit pas à faire une langue. D'où la place qu'y conservent l'écriture et le style, valorisés comme tels par la culture académique, et qui visent à faire oublier, en la rejetant au second plan, cette dimension et cette prétention savantes. N'y voyons pas seulement un signe de conservatisme ou une concession à la tradition : l'histoire a pu s'affirmer en France, entre 1930 et 1970, comme une science sociale rigoureuse, faisant un large usage de la quantification et de la statistique, et maintenir l'exigence du bien écrire. Ce rapport maintenu et sans cesse renouvelé aux langues naturelles s'explique lui-même par de multiples raisons. La principale est le fait que les sciences humaines et sociales puisent largement dans l'expérience, les valeurs, les représentations d'elles-mêmes et les traditions culturelles des sociétés dont elles étudient aussi bien les «réalités» et les pratiques sociales que les productions culturelles, et dont les termes, avec leur diversité d'usages et de significations, ne sauraient être durablement détachés de leur contexte. D'une langue à l'autre, comme d'une culture ou d'une société à l'autre, la traduction est toujours un exercice difficile, dont les limites désignent précisément les spécificités d'une société et d'une époque : même les mots empruntés à d'autres langues y prennent, en passant la frontière, des sens différents. Et ces différences irréductibles ont encore été accentuées par l'histoire de la construction des disciplines, entre 19^e et 20^e siècle, dans les pays, et donc dans les langues concernées : chaque pays a privilégié ses thématiques, ses problèmes, ses méthodes. L'invention et l'adoption d'une langue commune signifieraient renoncer à tout un système de différences et de spécificités qu'il faut au contraire identifier et mettre en lumière pour les relativiser et les dépasser. Pas d'autre solution, dans cette perspective, que le multilinguisme. Celui-ci est d'autant plus nécessaire que les sciences sociales et humaines traversent aujourd'hui non pas une

crise qui les menacerait de je ne sais quel déclin, mais une mutation profonde qui les contraignent à se remettre en question. Elles se sont construites au cours des deux derniers siècles sur la base d'un européocentrisme qui rapportait les autres civilisations, les autres cultures, les autres sociétés au modèle des sociétés industrielles d'Europe et d'Amérique du Nord. Elles ont pu croire, dans les décennies 1950-60, à la convergence finale des sociétés prédite par les théories de la modernisation, et proposer une lecture du monde contemporain en termes d'avances et de retards sur une trajectoire commune. La crise amorcée dans les années 1970 a fait voler en éclats cet optimisme simplificateur. Les progrès de l'anglais comme langue de communication scientifique internationale, rendue indispensable par la circulation accrue des informations, des idées et des hommes, viennent aujourd'hui se heurter à la divergence des trajectoires suivies par les différentes régions du monde, par la montée en puissance des grandes civilisations de l'Asie, par l'affirmation des différences de culture et de religion. Du point de vue des sciences sociales et humaines, nous n'en sommes encore qu'au début du processus de « déseuropéanisation du monde » identifié par Wolf Lepenies. Mais le fait qu'un nombre croissant de sociologues chinois ou d'origine chinoise soient capables de s'exprimer et d'écrire en anglais et de s'adresser à nous dans une langue que nous comprenons ou croyons comprendre ne doit pas nous faire penser que la société chinoise du 21^e siècle pourra être décrite et analysée avec les concepts et dans les termes utilisés par nos sociologues pour les sociétés européennes et américaines. Les premières victimes de cette européanisation risquent d'être les disciplines qui, sans avoir procédé à la « révolution épistémologique interne » évoquée précédemment à propos de l'économie et de la linguistique, se sont contentées d'imposer, au nom d'une référence implicite ou explicite à une « nature humaine » supposée universelle, la généralisation à l'ensemble du monde des problématiques, des conceptualisations, des méthodes dérivées de la seule expérience européenne.

- 8 À la pratique du multilinguisme redécouverte comme une nécessité par l'Europe après la chute du rideau de fer – une pratique qui va nous contraindre à faire leur place dans la discussion scientifique internationale aux langues slaves – correspond la remise en cause des situations héritées de la colonisation ou de la domination européenne. Même habitués à s'exprimer en anglais, en français ou en portugais, les chercheurs de l'Afrique subsaharienne sont conduits à s'interroger sur la place qu'ils doivent faire dans leurs travaux aux grandes langues de cette partie du continent comme le swahili ou le peul, dont ils redécouvrent les qualités d'expression scientifique. Mais nous, en bons européens, continuons à trouver normal qu'ils s'expriment exclusivement dans les langues héritées de la colonisation. Loin d'être tourné vers le passé, et de poser une question dont la réponse serait par avance connue, le débat qui nous réunit aujourd'hui s'inscrit dans un présent largement ouvert, où les jeux sont loin d'être faits. L'anglais peut l'emporter sous la pression des exigences de la communication et de la circulation des idées. Mais s'il l'emporte, ce serait aux dépens des sciences sociales et humaines dont les progrès passent aujourd'hui, et passeront pendant de longues décennies encore, par la pratique de la différence, donc par le pluralisme linguistique : un pluralisme nui est par ailleurs une condition indispensable pour que les différentes sociétés se réapproprient les savoirs développés à partir de leur propre expérience.
- 9 Ce pluralisme linguistique n'est pas le monopole de ce secteur particulier de l'élite intellectuelle auquel nous cherchons à appartenir. Il s'est imposé, au cours du dernier demi-siècle, à tous les « soutiers de l'Europe » ces migrants qui jusqu'au milieu des années 1970 venaient en majorité de l'Europe du sud, et dont l'aire de recrutement s'est

depuis étendue au reste du monde : ceux-ci partageaient la connaissance de leur dialecte, parfois mais pas toujours de la langue officielle de leur pays, et celle, progressivement acquise sur le tas, au rythme de leur vie quotidienne, de la langue de leur « pays d'accueil » où ils étaient venus vendre leur travail. Il s'impose à nous, à notre niveau, comme l'une de nos responsabilités, que nous ne pouvons pas éluder. Qu'il nous fasse enseigner et publier dans nos langues, sans aucun doute, mais certainement pas sur la défensive, en nous coupant du reste du monde. Les disciplines dont nous nous réclamons ne vivent pas isolées : elles ont besoin d'importer et d'adapter des termes et des concepts venus du dehors, en essayant de leur trouver des équivalents, et, tout autant, de lire, de faire l'effort de comprendre et d'assimiler, de citer, de recenser les publications parues dans un nombre aussi large que possible d'autres langues. Plus que jamais la comparaison des situations locales et des méthodes développées ailleurs est la clef de la dynamique de la recherche en sciences sociales et humaines. Quels que soient nos efforts, nos connaissances seront toujours inférieures aux besoins, qui sont infinis. Mais, au-delà de la connaissance active des quatre ou cinq langues vivantes, européennes ou non, qui représente aujourd'hui un minimum pour un chercheur en sciences sociales et humaines (un minimum devenu courant chez les meilleurs de nos jeunes doctorants, mais qui effraie encore beaucoup de leurs enseignants), nous pouvons jouer sur tous les degrés de la connaissance passive pour élargir l'éventail de nos lectures : passer de la connaissance du français et du latin scolaire à la lecture des ouvrages et articles de notre discipline publiés dans les autres langues romanes ne représente pas une tâche surhumaine ! L'important est de le juger indispensable. Car nous ne saurions nous en tenir aux seules traductions : si nombreuses soient-elles, celles-ci ne concerneront toujours, vu leur coût, qu'un nombre restreint d'ouvrages, destinés à un public plus large – étudiants, grand public – que les seuls spécialistes. Mais la traduction – à un niveau de qualité qui en autoriserait la publication – d'un chapitre d'un livre ou d'un article paru dans une autre langue mériterait bien un « crédit » au niveau de la maîtrise ou du doctorat, et pourquoi pas de la licence. Un autre test, tout aussi probant, serait l'éventail des publications lues et citées dans les exercices oraux et les travaux rédigés. Là encore, il appartient aux aînés que nous sommes de décider pour les plus jeunes, et de leur faire partager la conscience de cette nécessité.

- 10 Dans ce contexte, un rôle central revient à ceux qui travaillent sur l'autre – une autre société, une autre culture – car ils sont, potentiellement, les premiers artisans de la médiation culturelle. Ce sont eux qui, d'une langue à l'autre, dans un champ disciplinaire, peuvent inventer et mettre à jour les systèmes d'équivalence, et qui font passer et connaître les idées, les œuvres et les personnes. Pour plusieurs décennies encore, et, je l'espère, pour plus longtemps encore, cette action médiatrice restera irremplaçable, pour rendre possible, par contamination de proche en proche, la reconstruction des sciences humaines et sociales à une échelle plus large que celle de nos Etats actuels : à celle d'un continent comme l'Europe, mais aussi à celle d'un monde dont les pôles d'équilibre et les hiérarchies internes sont en train de changer.
- 11 Communiquer en une langue, oui, à chaque fois que celle-ci – que ce soit ou non l'anglais – est l'instrument le plus direct, le plus rapide et le mieux partagé de l'échange intellectuel, oui, sans aucun doute ni aucune réserve. Mais à une condition : ne jamais imposer comme une obligation de ne communiquer qu'en une seule langue. Et surtout : ne jamais croire que communiquer en une langue signifie penser en celle-ci. Les sciences sociales et humaines ont converti en gisement potentiellement inépuisable de

richesses ce qui pouvait apparaître comme la limite à leur ambition scientifique : les langues correspondent à autant de façons de penser le monde, l'homme et la société, et sont donc irréductibles l'une à l'autre. Le meilleur des traducteurs ne réussit jamais à abolir totalement les écarts qui séparent les langues, et, à travers elles, les sociétés et les cultures : mais sa mission est précisément de nous signaler les limites de son entreprise et des résultats auxquels il est parvenu. En contrepartie, franchir les barrières de sa langue pour aller voir chez l'autre est toujours une expérience décisive, qui nous contraint à penser différemment et à nous voir nous-mêmes sous un jour également différent. Même si elle ne vaut pas pour les individus considérés séparément, mais seulement au niveau des plus grands nombres : l'intelligence est directement proportionnelle au nombre des langues auxquelles nous avons la capacité d'accéder, même de façon imparfaite.

INDEX

Mots-clés : anglais, publication, traduction, Europe

Schlüsselwörter : englisch, Veröffentlichung, Übersetzung, Europa

AUTEUR

MAURICE AYMARD

Maurice Aymard est directeur d'étude à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Pour plus d'informations, voir la notice suivante.